

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Impératif parégorique

Bertrand Laverdure, *Sept et demi*, Montréal, Le Quartanier, 2007, 80 p.

Thierry Bissonnette

Volume 49, Number 3 (277), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bissonnette, T. (2007). Review of [Impératif parégorique / Bertrand Laverdure, *Sept et demi*, Montréal, Le Quartanier, 2007, 80 p.] *Liberté*, 49(3), 118–121.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Impératif parégorique

Thierry Bissonnette

Bertrand Laverdure, *Sept et demi*, Montréal,
Le Quartanier, 2007, 80 p.

Mais ces remarques ne conduisent pas seulement à la structure d'ensemble de cet essai, elles incitent aussi à tenir compte du rapport étrange à la vérité que suscite le fait de parler des livres et de l'espace singulier qui se constitue alors. Afin d'aller au fond des choses, il me paraît nécessaire de modifier sensiblement la manière même de parler des livres et jusqu'aux mots employés pour les évoquer.

PIERRE BAYARD,
Comment parler des livres que l'on n'a pas lus?

On peut dire de Bertrand Laverdure que son œuvre a muté avec le recueil *Audioguide*, en 2002, où la rigueur expressive s'est épanouie dans une approche légèrement plus baroque. Cette transformation s'est accentuée en 2004 au sein des versets disloqués de *Rires*, mosaïque énumérative où la subjectivité se dissolvait en une série d'échos sardoniques. Entre-temps, la plaquette *L'homme au stylo gel* avait offert une petite galerie de portraits doublée d'une incursion anthropologique à Sainte-Rose-du-Nord¹, exhibant un désir d'altérité assorti d'un ancrage réaliste, ce qui contrebalançait bien les obsessions persistantes autour du langage et de ses autoréférences. Il y a aussi eu le roman *Gomme de xanthane*, où un alter ego du poète dépeignait avec cynisme et un brin de dépit les circonstances de sa concession au récit, caricaturant au passage le milieu littéraire québécois. Le moins

1. Premier recueil du projet *Les Petits Villages*, initié à son compte par l'auteur et qui consistait à envoyer des poètes séjourner dans une minuscule agglomération québécoise afin de réaliser une suite poétique.

qu'on puisse dire est que tout cela est venu bousculer l'édifice cohérent construit au fil des quatre premiers recueils, évitant à l'auteur de donner la moindre impression de routine.

Ayant essentiellement publié ses poèmes au Noroît, Laverdure se retrouve plutôt au Quartanier avec *Sept et demi*, petit livre d'une grande élégance graphique. Escale ou déménagement, ce changement de lieu concorde avec les choix esthétiques accentués par ce recueil, résolument expérimental et extravagant, difficile à commenter vu les multiples trajets qu'il nous offre.

Septième recueil «et demi» (*L'homme au stylo gel* étant un peu marginalisé dans ce compte), cet opus prend d'abord un malin plaisir à parler de son propre fonctionnement, ce qui ne l'empêche pas de faire miroiter tout un théâtre culturel et social, si bien qu'on aura beaucoup de peine à y distinguer les assertions des fantasmes ou de la métaphore. Nourri de perceptions, de lectures, de cinéma, ce langage glouton intègre le vil et l'élevé, l'anecdotique et le crucial pour les recracher ensuite dans un jet précis et continu, sorte de machine biologique dont on devient soi-même un engrenage dès qu'on se hasarde à l'interpréter. C'est aussi un spacieux sept pièces assez désorientant, un (in)complet sept pièces qui (dé)vêtira qui voudra.

Isomorphes, les soixante-deux poèmes sont numérotés et divisés chacun en deux blocs. Le premier bloc consiste en une énumération d'actions à poser, dans une forme impérative qui peut créer un effet soit de proximité, soit de soliloque, et dont la teneur oscille entre le banal, le surprenant, le comique et le pathétique : «tourne ta langue sept fois + cultive un pas énergique + collectionne les circulaires + sabote le destin + abonne-toi aux revues + défends ce qui est marginal + critique ce qui est évident». À plusieurs reprises sept fois tournée, cette langue ordonne des choses si diverses qu'il en résulte un moralisme à vertige, lequel figure peut-être une énorme perplexité à l'égard de l'agir.

Dans le second bloc de chaque poème, l'impératif cède le pas à une série de phrases pour la plupart assez courtes, où la description évolutive d'une identité se heurte à des réseaux de références disparates, d'où un miroitement agité du monde actuel

dont l'idiome tiendrait, disons, d'un Rabelais kafkaïen, puisque la truculence effrénée laisse ici entrevoir une absurdité qu'on pressent implacable :

Cloîtré dans mon baraquement personnel, persuadé du solipsisme de mes convictions, j'étire le bras, pointe mon arme d'identité partout où s'échappent des fumerolles. Je traque les Wisigoths d'autrui et les sièges projetés. J'utilise mes ressources. La vigilance me tient lieu de drapeau. J'exerce ma profession de surligneur, mon instinct de lecteur québécois perdu.

Retenant une logorrhée qui épouserait trop bien le flux superficiel où l'on nous invite à perdre nos vies, notre narrateur domestique cette barbarie ambiante, la contraint à d'étranges règles, forçant la frénésie du changement à adopter les contorsions nécessaires pour meubler ses petites cartes postales aux destinataires troubles.

Actions et perceptions qui n'en sont pas, ces phrases minutieuses fonctionnent comme des écrans. Non seulement en tant que surfaces à reproduire des données et des images, mais comme panneaux qui protègent, en occupant des facultés déjà trop sollicitées de toute part et dont l'inemploi nous priverait d'en réinventer le sens.

Réactivant l'euphorie complexe de *Rires* et la rapprochant d'une prose minimaliste, *Sept et demi* invente en quelque sorte l'impératif parégorique², concoction cathartique assemblée quelque part en banlieue de Kant. Il déboulonne aussi féroce-ment la narration, vengeance peut-être par là le protagoniste de *Gomme de xanthane*, que son éditeur blasé plongeait dans la fausse équation voulant qu'un bon poète soit virtuellement un romancier efficace.

L'expérience collective des *Petits Villages*, où Laverdure s'exerçait à des « portraits délinéés sur le vif », n'est pas non plus étrangère à cette nouvelle transformation de son écriture, puisque ce

2. Parégorique : adj. (du grec *parégorein*, adoucir). *Élixir parégorique* : teinture anisée d'opium camphré, employée contre les douleurs intestinales et la diarrhée (*Le Robert*).

recueil raffine le même équilibre entre surenchère stylistique et abandon aux hasards des rencontres. Par contre, au sein de cette abondance d'impératifs et d'apostrophes, où les première et deuxième personnes du pluriel sont loin d'être rares, le rapport à autrui n'a rien d'évident, tout truffé soit-il d'une communauté résurgente. Hésitation sérielle entre les pouvoirs de la langue et une nécessaire dérision, *Sept et demi* tourne sept fois dans sa langue pour qu'une demi-âme-sœur surgisse au coin de l'œil, qu'elle pose les pieds dans cette antichambre appelée soi. C'est notamment dans ce sens que va la note en fin d'ouvrage :

Ce ne sera que partiel, vous le reconnaîtrez, mais cousu d'un fil exact. [...] On m'a dégradé. Mais je poursuis tout de même pour vous un travail de calque, de mime, de symphonie décortiquée là où la partition reflue d'ailleurs.

« Homme de nulle rétention³ », Laverdure ? Ou rusé constructeur de quant-à-soi, écrans suffisamment larges pour piéger le réel en flagrant délit d'imaginaire ? Ce serait déjà ça de partagé, distinctement d'un culte ambiant du multiple qui dissémine sous de faux airs rassembleurs, alors qu'ici le circuit se ranime entre le chaos quotidien, la mémoire lourde et un filet de voix authentique, nouveau et familier à la fois :

En chacun de nous, les longs passages du foin. Les étincelles des fers sur les rails. Le ballotement du bois. Alyosha demeure. La boue nous indique la route à suivre, le paisible égaré sous les plans. C'est un film à lire, aussi paginé qu'un Mingarelli. Brodé dans l'épaisseur tendre des savons. Je transite.

3. « Et si je suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle rétention » (Montaigne, *Les essais*, t. II, Paris, PUF, 1999, p. 650).